

La mobilité des mots

Jean-Marie Laurence

Volume 42, Number 1, 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1103807ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1103807ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Laurence, J.-M. (1974). La mobilité des mots. *Assurances*, 42(1), 17-24.
<https://doi.org/10.7202/1103807ar>

La mobilité des mots¹

par

JEAN-MARIE LAURENCE
de la Société Royale du Canada

« Tout change et nous-mêmes avec tout. » Et pourtant nous aspirons de tout notre être à la stabilité, à l'éternel. Il est bien vrai que la condition humaine est paradoxale, comme tout en ce monde. La sémantique le démontre jusqu'à l'évidence.

17

Nous avons vu dans notre dernier article (« La création des mots »)² les causes de l'avènement des mots nouveaux et des sens nouveaux que prennent les mots déjà existants. Nous avons vu pourquoi les mots bougent sans cesse. Nous verrons aujourd'hui comment s'opère ce mouvement perpétuel des termes du lexique.

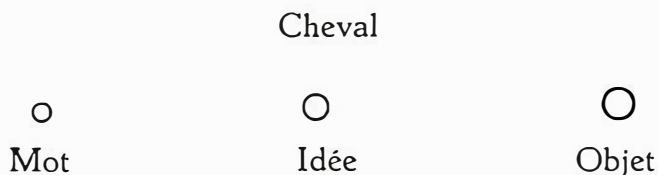
Conditions fondamentales de la mobilité des mots

Mais rappelons d'abord les conditions fondamentales de la mobilité des mots. Quand nous créons un mot ou un sens nouveaux, nous avons naturellement l'impression qu'il s'agit d'une création définitive. Nous nous efforçons de définir rigoureusement le terme neuf, croyant ainsi en immobiliser le sens. Nous obéissons plus ou moins consciemment à l'idéal « un mot: un objet; un objet: un mot ». Mais la pensée immatérielle est beaucoup plus subtile que la langue, constituée de matière sonore. En sorte que tout se passe comme si la langue s'évertuait à la poursuite incessante de la pensée. En effet, le contenu du mot est généralement bien plus restreint que

¹ Nous remercions la Société Radio-Canada de nous permettre de présenter ce texte à nos lecteurs A.

² Paru dans le numéro d'octobre 1973, p. 201 et suivantes.

le contenu de l'idée, et le contenu de l'idée est généralement très inférieur à celui de l'objet, comme l'indique le diagramme suivant:



18

Ainsi le mot *cheval* (de *callabus* — qui court — d'où par dérivation phonétique *cavallus*) est loin d'exprimer intégralement notre idée du cheval, et notre idée du cheval est incomparable au cheval lui-même. La connaissance exhaustive du cheval exigerait une science presque infinie. Cette disproportion est encore plus évidente dans les mots abstraits ou affectifs comme *amour*. Ce vocable, dont l'étymologie ne dit pas grand-chose à la plupart des usagers, n'a guère de signification en soi, et l'idée que nous nous faisons de l'amour est dérisoire en regard de la réalité, qui dépasse les innombrables spéculations des psychologues sur ce sujet dont l'immensité échappe à toutes les recherches. En sorte que c'est l'imperfection, l'insuffisance sémantique du mot qui engendre le mouvement et, en quelque sorte, la fécondité de la langue. Premier paradoxe.

Nous avons déjà noté « qu'une autre condition fondamentale pour qu'un mot puisse acquérir un sens nouveau, c'est l'oubli du ou des sens précédents ». Deuxième paradoxe.

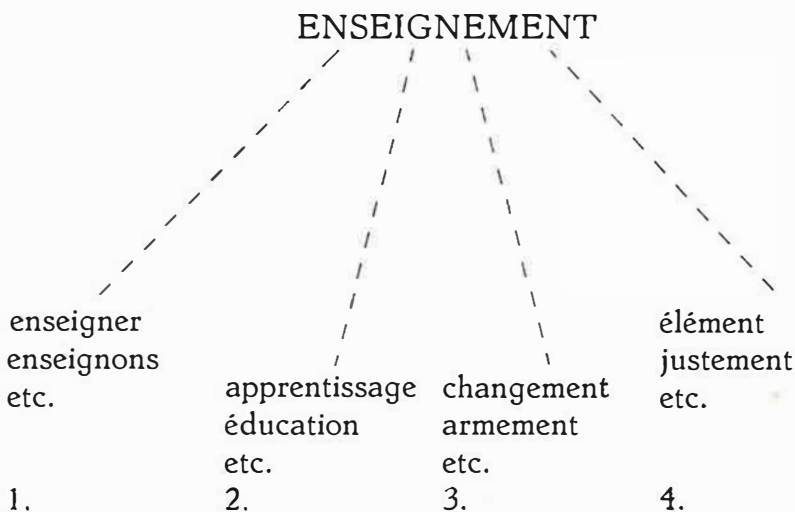
En effet, si l'étymologie de tel mot, par exemple, nous restait toujours présente à l'esprit, elle nous empêcherait de féconder ce mot et d'en tirer des sens nouveaux. Citons quelques cas particulièrement saisissants. Comment pourrions-nous dire: « C'est un vieux niais », sans oublier l'étymologie du

mot *niais* (*nidex*, dérivé de *nidus*, nid — qui est encore au nid)? Comment dire « trèfle à quatre feuilles » en pensant à l'étymologie de *trèfle* (*trifolium*) à trois feuilles)? Comment affirmer sérieusement que tel adonis de notre époque « a une belle tête », si nous nous rappelons à ce moment que *tête* vient de *testa* (pot de terre)?

Ainsi la motivation étymologique, si utile à la compréhension et à la mémorisation d'un mot nouveau, devient souvent un obstacle à sa prolifération. Paradoxe.

Principe de la mobilité des mots

Le principe qui préside au chassé-croisé constant des mots et des sens (sèmes) est l'association (des idées). La langue forme un système, nous l'avons vu, en sorte que chaque mot évoque, par association, d'autres mots qui se rattachent à lui par leur forme, (conjugaison, suffixe, similitude phonétique) ou par leur sens et constituent un « champ associatif ». Saussure illustre ainsi cette « constellation » d'affinités:



La première de ces quatre séries se fonde sur la conjugaison, qui groupe les termes autour d'un radical commun. La seconde repose sur le sens. La troisième, sur l'identité du suffixe. La quatrième, sur le son, la similitude phonétique, sans tenir compte du sens ni de la formation des mots.

20 Ces associations sont généralement inconscientes ou subconscientes. C'est le contexte littéral, ou situationnel, qui amène à la conscience tel ou tel de ces sens ou de ces formes. Un terminologue cherche-t-il un mot qui se rapporte à l'enseignement, son esprit s'oriente vers la série sémantique: *apprentissage, éducation, pédagogie*, etc., et c'est ainsi qu'il crée *pédologie* (ou *paidologie*) — (La discussion de la forme ou de l'orthographe relève de la morphologie.) On voit que chaque mot de la série détermine à son tour un processus associatif.

Mécanismes de la mobilité des mots

Comme pour les causes de la création des mots, les classifications des mécanismes de l'évolution lexicale sont nombreuses et plus ou moins complexes. « Le sens des mots est trop flottant, trop amorphe pour se prêter à des calculs précis » constate Ullmann à propos de la statistique des nuances lexicales. On pourrait faire la même observation en ce qui touche la classification des démarches, des mécanismes de l'évolution verbale. La luxuriance même du langage limite notre prise sur lui.

Contentons-nous de résumer ici la classification d'Ullmann qui nous semble la plus complète (ou la moins incomplète) tout en offrant une clarté suffisante pour les usagers. Rappelons d'ailleurs que la valeur d'une classification ne réside pas surtout dans sa minutie mais dans son pouvoir suggestif et stimulant pour les esprits qui travaillent à développer leur sens linguistique.

Ullmann expose d'abord la classification logique de Darmester, Bréal et Clédat, devenue classique. Selon cette classification, les mutations de sens s'accomplissent de trois façons:

1. Extension: *Arriver* (toucher à la rive) élargit son sens jusqu'à signifier « atteindre son but » en général.
2. Restriction: *Bâtiment* (construction en général) restreint son sens pour désigner un navire.

21

N.B. - Ces deux procédés portent le nom de *synecdoque* (ou *synecdoche*) dans les manuels de style. La synecdoque repose donc sur un rapport de quantité: — *Extension*: la partie pour le tout, l'espèce pour le genre, etc.; — *Restriction*: le tout pour la partie, le genre pour l'espèce, etc.

3. Déplacement: « Tous les changements où les deux sens sont, pour ainsi dire, incommensurables ».

Cette catégorie groupe pêle-mêle les métaphores (rapports de ressemblance: la *bouche* d'un canon) et les métonymies (rapports de dépendance: l'effet pour la cause, le signe pour la chose signifiée, etc.).

Mais cette classification claire et simple demeure extérieure aux changements étudiés. Elle est purement logique.

La classification psychologique, au contraire, nous renseigne sur la démarche de la pensée dans le maniement des mots et des idées. Elle déborde amplement la logique pure et les prescriptions étroites des grammairiens puristes. Elle nous montre l'esprit aux prises avec la langue dans son effort d'expression.

Ullmann distingue d'abord deux grandes classes de changements sémantiques: le transfert du mot et le transfert

du sens; puis, il ramène également à deux les modalités de ces transferts: la ressemblance et la contiguïté.

Ainsi, en ce qui touche le transfert du sens, on désigne la feuille de papier d'après sa ressemblance avec la feuille d'arbre, et le bureau d'un avocat à cause de sa contiguïté, de son voisinage avec la table à écrire (le bureau) de cet avocat.

22

Quant au transfert du mot par ressemblance, il intéresse surtout les étymologistes et provient le plus souvent de la confusion due à l'ignorance. Nous avons déjà cité: *courtepointe* (de *culcita puncta* — coutepointe — proprement *couvre-pied piqué*). La langue populaire fourmille de ces fausses étymologies, qui passent parfois dans la langue normale. Rappelons qu'à l'avènement de la radio, la langue populaire disait couramment la *lanterne* pour *l'antenne* et l'on entend encore la *laine* pour *l'aine*, par le double processus de l'assimilation d'un mot mal connu à un mot bien connu et l'agglutination de l'article. Nous avons déjà touché la question du transfert du mot par contiguïté quand nous avons parlé de la contagion syntaxique. On se rappelle par exemple que « les mots *pas, point, jamais*, etc., qui avaient étymologiquement un sens positif, ont pris un sens négatif au contact de la négation *ne* ». Signalons deux autres procédés de transfert par la similitude des mots (*paronymie*) ou leur contiguïté dans la phrase (ellipse). C'est ainsi que les mots *consommer* et *consumer* ont souvent été pris l'un pour l'autre (par paronymie) et que l'ellipse favorisée par la contiguïté des mots dans les expressions *ville capitale, vin de Champagne, voiture automobile* a permis à l'un des composants d'accaparer le sens de l'expression entière: *une capitale, du Champagne, une auto* (par apocope d'*automobile*).

Conclusions

1. Cet exposé très schématique de la classification des changements de sens des mots nous donne une idée de la mobilité et des démarches extrêmement complexes de la pensée. En définitive, on peut dire que cette mobilité de l'esprit explique à peu près tous les changements de sens, avec le concours des innombrables contextes littéraires et situationnels.
2. La fixité des mots est une illusion qui engendre très souvent le purisme et le dogmatisme.
3. « D'où vient que dans la psychologie l'étude de la sensibilité est si peu avancée, quand on la compare à l'étude de l'intelligence ou de l'activité ? écrit Darmester dans *La Vie des mots*. C'est que la plupart des termes employés: inclination, penchant, désir, passion, affection, etc., sont des termes métaphoriques qui affectent chacun de nous différemment et que chacun traduit différemment. » Un peu plus loin, il ajoute: « En retour, cette imperfection du langage permet à l'écrivain de se faire jour ».

Paradoxe !

4. Pour l'efficacité de la communication, il convient de freiner la mobilité des mots, qui tendent à s'affoler à certaines époques. Mais freiner ne signifie pas toujours immobiliser. Il faut savoir raison garder.
5. Notre époque souffre, croyons-nous, d'une grande faiblesse, du point de vue de la mobilité lexicologique: la recherche de l'ésotérisme par illusion, par esprit de secte ou par vanité !

« Face à un monde en transformation rapide, note Alfred Fabre-Luce dans *Les mots qui bougent*, nous avons à faire

un exercice de *déséducation*. On la pratique volontiers à l'égard des savoirs traditionnels, mais non à l'égard des dogmatismes plus récents . . . Je propose cette double gymnastique: ouvrir le langage des sciences humaines (trop ésotérique), articuler le langage littéraire (trop vague). Alors, des moyens d'expression nouveaux se créant, on verra tomber beaucoup de néologismes d'imposture. Paul Valéry disait qu'il faut parfois plus d'esprit pour se passer d'un mot que pour l'employer. »